

Jocelyne Bonnet-Carbonell (éditeur), *Inventions européennes du temps. Temps des mythes, temps de l'histoire*

Paris : L'Harmattan [collection « Ethnologie de l'Europe »], 2004, 316p.

Katerina Seraïdari



Éditeur

Association française d'études sur les
Balkans (Afebalk)

Édition électronique

URL : <http://balkanologie.revues.org/411>

ISSN : 1965-0582

Référence électronique

Katerina Seraïdari, « Jocelyne Bonnet-Carbonell (éditeur), *Inventions européennes du temps. Temps des mythes, temps de l'histoire* », *Balkanologie* [En ligne], Vol. X, n° 1-2 | mai 2008, mis en ligne le 03 avril 2008, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://balkanologie.revues.org/411>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.

© Tous droits réservés

Jocelyne Bonnet-Carbonell (éditeur), Inventions européennes du temps. Temps des mythes, temps de l'histoire

Paris : L'Harmattan [collection « Ethnologie de l'Europe »], 2004, 316p.

Katerina Seraïdari

- 1 C'est sous la direction de Jocelyne Bonnet-Carbonell, professeur d'ethnologie à l'Université de Montpellier III, qu'a été publié ce livre collectif sur les temps des mythes et de l'histoire. Les articles ont d'abord été présentés lors d'un atelier qui a eu lieu à Delphes en 1992, à l'initiative d'un Réseau de coopération scientifique reconnu par le Conseil de l'Europe. Ce lieu mythique, Delphes, et son association avec l'esprit du livre surgissent dès la préface de Bonnet-Carbonell, où Delphes « légitime la place initiale accordée à l'étude » de V. Karageorghis sur la fécondité et l'accouchement à Chypre dans la civilisation préhistorique (p.9). Un lieu sacré de la Grèce antique est donc mis en relation avec des idoles chypriotes de la période chalcolithique (IVe-IIIe millénaires av. J.-C.), et cela sous prétexte d'un symbolisme commun, celui de la fécondité. Le symbolisme mythique est la ligne directrice du livre, ce qui conduit certains articles à l'abolition complète du temps historique et du contexte social.
- 2 La première partie examine le « temps mythique des origines ». Commençons par l'article de Karageorgis, qui essaie de réfléchir sur la signification sociale des figures masculines ithyphalliques et celles des femmes qui se tiennent les seins. Ces statuettes préhistoriques étaient-elles des représentations de dieux (comme la Grande Déesse de la fécondité) ou des jouets réservés aux enfants « sans aucune importance particulière, ou même comme un moyen d'expression pour l'homme qui aurait voulu « décrire » ses occupations et actions quotidiennes, comme une sorte de « pré-écriture » » (p.16) ? En fait, l'auteur croit que ce sont probablement des amulettes « utilisées comme des objets protecteurs de la maison que l'on enterrait quelquefois avec leurs propriétaires », des figures « projetées

dans le cadre de la lutte de l'homme contre son environnement » (p.17). Le deuxième article, de l'ethnologue Claude Gaignebet, est sur « Le mythe du temps cosmogonique à Delphes ». Disons seulement que le mythe d'origine de Delphes y est raconté, ainsi que sa signification en tant que nombril du monde, et que l'article propose de fonder une « ethno-astronomie ».

- 3 Le troisième article, de Djurdjica Petrovic sur « Le mythe du peuple ancien et des ancêtres », nous fait passer de la préhistoire chypriote et l'antiquité grecque aux peuples « anciens » qui occupaient les régions du Monténégro et de l'Herzégovine jusqu'à l'Adriatique avant l'invasion des Serbes, c'est-à-dire les Matarougués et les Critchis. C'est le premier article où apparaissent des dates, on entre donc dans le temps historique et dans la construction du passé à partir de traditions orales. Dans cette reconstruction, l'auteur distingue deux types d'histoires : celles qui racontent la suprématie des nouveaux arrivants sur les anciens occupants ; et celles qui parlent de leur mixité. Dans les premières, on présente les vainqueurs comme culturellement supérieurs, de religion orthodoxe et enterrant leurs morts dans des cimetières, et les vaincus comme riches mais inhospitaliers et ayant des goûts et des mœurs moins raffinés (p.35-36). Dans le second type d'histoires, on introduit dans les relations entre vainqueurs et vaincus des « éléments lyriques, l'amour et le mariage » (p.38).
- 4 Le quatrième article est de Tzvétana Gueorguieva et concerne le héros Krali Marko, un personnage historique de la fin du XIV^e siècle qui a été transformé en héros épique avec près de huit cents chants publiés qui lui sont dédiés : « Il est tout simplement un superman, pour s'exprimer en termes modernes, ou un géant, dans le langage du monde antique » (p.43). Afin de montrer que le héros épique n'est pas un modèle social, l'auteur cite plusieurs exemples : il « néglige ses devoirs envers son suzerain et préfère les tavernes froides de Sofia » et le vin rouge, il n'est « ni chevalier ni gentleman » et lorsqu'il « perd un combat, il recourt à la perfidie — un assassinat dans le dos ». Enfin, après « avoir attendu neuf ans un enfant mâle de sa femme, il entreprend de la tuer » (p.44). Il est alors « comme les dieux grecs » qui « mettent leurs passions et leur amour-propre au-dessus des lois et des interdits de la société »¹. L'auteur parle de l'immortalité de Marko et du « temps rapide du combat », « du temps prolongé de l'inaction sociale » et entre ces deux du « temps intermédiaire du repos mérité » (p.46-47).
- 5 Le cinquième article, de Galina Valtchinova, examine la notion d'Europe en Grèce ancienne et la problématique plus large de l'opposition entre Hellènes et Barbares, entre Nous et les Autres. L'auteur examine comment l'opposition entre l'Europe et l'Asie, au « début implicite », prend de l'ampleur lors du conflit entre Grecs et Perses, pour devenir progressivement « un idéologème » (p.53-54). Chez les auteurs les plus anciens, l'Asie « porte les caractères d'une terre parfaitement civilisée » sur le plan ethnologique, où l'on élève les brebis et on cultive le blé (p.56-57). Mais un changement de perspective s'effectue avec les « logographes ioniens ». Dans un fragment d'Hécatée de Milet, il est question de l'altérité des Péoniens qui sont présentés comme consommateurs de bière, ce qui surprend les Grecs amateurs de vin (p.57-58) ; et des Amazones², ces femmes guerrières qui se montrent parfois ivres. Le régime alimentaire devient ici une mesure du niveau de civilisation, mais si dans un premier temps, « l'accent est mis sur les boissons enivrantes, c'est l'image généralisée de la *diaita* (« genre de vie ») qui l'emporte chez Hérodote » (p.64). Quand Hérodote essaie de définir ce qu'est l'Europe, il le fait « uniquement en fonction d'un parcours », celui de Xerxès dans sa campagne contre les cités grecques (p.61). Hérodote parle aussi des Scythes, ce peuple nomade : « Exclue de la

masse amorphe qui n'est même pas qualifiée de « Barbares », les Scythes sont insérés dans une structure bipolaire où ils assument le rôle du « contraire égal » des Grecs, leur image inversée » (p.63).

- 6 Le dernier article de cette première partie est celui de Charles-Olivier Carbonell, qui examine le mythe franco-troyen et la « compétition historiographique et mythographique », « la course aux ancêtres » dans laquelle se lancent les monarques européens du XIIe siècle jusqu'à la fin du XVIe.
- 7 La deuxième partie (« Temps des mythes, temps des rites ») commence avec un article de Fina Maria Anton Hurtado et de Manuel Mandianes Castro sur « le serpent maître du temps en Galice ». L'approche est folklorique et l'analyse vise à montrer qu'il existe deux temps, un temps où le serpent est caché et un temps des récoltes, où tout devient visible et le serpent devient dangereux. Suit l'article de Marie-Christine Anest-Couffin sur « le temps mythique et l'œuf dans le calendrier populaire grec ». Là aussi, même approche calendaire : de la saison hivernale à la saison estivale, la question de la régénération reste la même, sauf qu'ici au centre de l'analyse, ce n'est pas le serpent mais l'œuf. Quelques idées sont bonnes à retenir malgré tout : l'œuf est un « élément alimentaire intermédiaire permettant de passer de l'alimentation carnée à l'alimentation végétale » (p.101) ; il apparaît comme « une matière analogue au tissu » sur laquelle on « brode » et parfois on « écrit », quand on prépare les œufs de Pâques (p.105) ; et enfin, il « peut même devenir minéral et se transformer en pierre grâce à cette alchimie pascalle, faite du bon travail technique et de la parole bénédiction, la « bonne parole » annonçant la résurrection » (ibid). Mais le Christianisme n'est pas le cadre cognitif dans lequel l'auteur pose son analyse. Elle parle également de la dimension dionysiaque et apollonienne, de la religion orphique et des Pythagoriciens, de l'œuf cosmique chez les Dogons, pour terminer sur le cholestérol qui est à l'origine de la fabrication des hormones sexuelles (p.111). Cela illustre bien, à mon humble avis, certaines limites de l'approche folklorique.
- 8 Toujours dans la même veine, l'article de Marie-Madeleine Courtoisier. Cette fois, c'est le lièvre qui l'intéresse et la saison chaude, « le revenant calendaire de Pâques ». Quatrième article par Jocelyne Bonnet sur les vigneron en Bourgogne, leur saint patron Saint Vincent dont le corps, selon la légende, « fut pressé comme grappe dans un pressoir à vin » (p.136). Si les vigneron le décrivent comme un homme souriant portant les outils du métier, la « statuaire du XIXe siècle révèle par contre un personnage religieux en costume de diacre portant la palme du martyr et le livre, symbole d'écriture » (p.137). À la page 143 et note 12, l'auteur dit avoir effectué des enquêtes en Bulgarie, sur la fête de saint Tryphon le 13 février 1992. Il est dommage qu'elle n'essaie pas de comparer ses données d'un terrain orthodoxe avec celles d'un terrain catholique³.
- 9 Le cinquième article de cette partie est d'Isabelle Bianquis-Gasser et porte sur sainte Agathe, sainte patronne des nourrices et également invoquée contre le feu. Suit une comparaison d'Agathe avec Aphrodite et l'ourse d'Artémis, où l'on retrouve cette problématique folklorique des « survivances » de culte de l'Antiquité jusqu'à nos jours, qui caractérise un grand nombre d'articles de ce livre : l'article mélange renaissance de la nature au printemps, virginité, Homère, Ovide, traités de chirurgie du 14^e siècle et Jacques de Voragine. Pour terminer ainsi : « Alors Agathe, image tardive de Perséphone la grecque ? de Brigitte la celtique ? » (p.163). Et tout cela pour découvrir « une homologie peu évidente *a priori* entre le sang et le lait ». L'article de Jean-Louis Olive sur l'usage pratique et symbolique du Rosaire⁴ en Catalogne est plus intéressant. Il examine trois aspects différents de l'objet et du rite : compter (c'est-à-dire maîtriser le temps), réciter

(selon une discipline ascétique qui « amène le récitant à prendre conscience d'un cycle cosmique) et « passer le Rosaire », ce qui évoque le salut, par-delà la mort individuelle « jusqu'à la négation du temps » (p.186). Malheureusement, on rencontre ici aussi des phrases banales et sans valeur scientifique, comme pour l'Immaculée Conception qui est « Vénus, Lune et Soleil tout à la fois » (p.187).

- 10 L'article d'Efi Karpodini-Dimitriadi sur les jours des morts en Grèce ne tombe pas dans des pièges folkloriques de ce genre — au moins au début. L'auteur parle du *kolyva* que les femmes préparent pour les morts⁵ à divers moments de l'année et des fêtes commémoratives qui « sont encore célébrées après l'exhumation », de manière à ce que les relations entre les vivants et les morts ne soient jamais interrompues (p.203). Elle cite ensuite l'extrait d'un texte de l'anthropologue Margaret Kenna (si je ne me trompe pas) sans signaler l'auteur du texte, puisque l'article n'a aucune référence bibliographique et aucune note. Et bien sûr, la conclusion vient confirmer la thèse d'un « temps historique long » où les cérémonies « restent pratiquement inchangées à travers les âges » (même si elle-même, à la page 201, admet que les professionnels qui confectionnent les *kolyva* sont de plus en plus sollicités ces dernières années, et que par conséquent, cette coutume s'inscrit de plus en plus dans le domaine marchand). Elle conclut donc que « les anciennes croyances païennes » sont « les plus tenaces et ont la plus grande continuité » (p.204).
- 11 L'article suivant, de Lucienne Roubin, sur le « champ odorant » pendant la Chandeleur et la Pentecôte, mélange également le jardin des Hespérides d'Héraclès, la Grande Déesse de l'Arménie antique, le Roi Arthur et nombre d'autres références toutes aussi hétérogènes. L'article qui suit est de l'ethnologue Viviana Pâques et traite la question de « l'incompatibilité des temps de l'immigré ». Elle analyse la perception du temps chez les immigrés maghrébins âgés, qui utilisent la métaphore et la parabole laissant « à l'auditeur la possibilité d'interpréter le discours à plusieurs niveaux » (p.231). Suit l'analyse du calendrier solaire utilisé par les fellah, et l'on retombe dans des généralités du type : « l'Hiver connote le sacrifice des naissances » et « l'Été le sacrifice de mariage et de mort » (p.235). Tout cela pour dire que les maghrébins « ont été formés dans ce système cohérent de correspondances universelles à l'intérieur d'un seul être » (ibid). L'article finit sur le danger pour cet émigré bouleversé de « s'agrèger à un mouvement religieux fondamentaliste qui, certes, lui tend les bras, mais qui n'est qu'une froide parodie du monde spirituel si vivant qu'il a connu » (p.242).
- 12 La troisième partie est dédiée aux « temps historiographiques européens ». On y trouve un deuxième article de Charles-Olivier Carbonel sur « une histoire des temps de l'histoire », où il analyse de manière très pertinente la construction du temps par Hérodote et Thucydide, puis la conception nouvelle de l'histoire que le Christianisme a imposée. En effet, on s'intéresse dorénavant à l'histoire universelle de sa création à sa fin. Avec la Renaissance et la Réforme, l'histoire se détache de sa tutelle théologique et scolastique, et l'on aboutit à la « profanation du temps » (p.252) : « Ce n'est plus la providence qui rythme l'histoire de la Création à l'Incarnation, de Chute en Déluge, mais un mécanisme interne de balancier », où l'on passe constamment de l'ordre au désordre (p.253). Avec les Lumières, c'est « le passé tout entier, l'Histoire avec majuscule, qui allait être éclairé par le temps fléché et ascendant du Progrès » (p.256). Avec les historiens positivistes, une extrême attention est portée à la datation. L'auteur cite le livre influent de Langlois et Seignobos (1898) qui dit : « Les faits historiques sont localisés, ils ont existé en une époque et un pays donnés : si on leur retire la mention du temps et du lieu où ils se sont produits, ils perdent le caractère historique, ils ne peuvent plus être utilisés que

pour la connaissance de l'humanité universelle, comme il arrive aux faits de folklore dont on ignore la provenance » (p.257). L'auteur commente « la condescendance, un brin méprisante, avec laquelle sont traités les folkloristes ! ». Se pose alors le problème d'un temps historique qui est européo-centrique, et qui crée une hiérarchisation temporelle des cultures séparant les primitifs et les peuples sans histoire des modernes (p.258). C'est l'essor de la science économique qui a « imposé la bouleversante résurrection d'un éternel retour » (p.260). L'histoire économique gagne ses lettres de noblesse sous l'influence des marxistes (qui soutiennent que le système capitaliste engendre nécessairement des crises cycliques) et des annalistes (p.261-262). Puis, vient Fernand Braudel qui parle d'un temps « épais » et d'une pluralité des temps : temps court, temps de la longue durée, et, enfin, temps géographique et presque immobile. C'est « le temps einsteinien des nouveaux historiens », où « l'histoire est intelligible, mais elle n'a pas de sens. Comme le temps, elle est éclatée » (p.265).

- 13 L'article suivant est de Lucian Boia qui examine le temps mythique et cosmique dans le monde gréco-romain. Il examine ensuite les conceptions millénaristes qui sont hantées par la fin du monde et « une histoire si courte vers l'avenir ». Il parle aussi du temps des géologues, qui a d'un côté contredit la théologie, et de l'autre apporté de nouveaux arguments en faveur de l'interprétation biblique de la Création du Monde (en intégrant le Déluge, par exemple, dans l'histoire naturelle de la Terre, p.280). L'article de Daniel Milo parle de la possibilité de définir l'identité temporelle d'un siècle, mais surtout il essaie d'esquisser une histoire de l'ère chrétienne, du calendrier ecclésiastique et de ses rémanences juives. Le troisième article de Charles-Olivier Carbonell décrit le processus de l'invention d'une période qui n'est qu'un « moment de l'histoire des lettres et des arts » : la Renaissance. C'étaient Michelet et Burckhardt qui « considèrent la Renaissance comme *fons et origo* de la modernité » (p.297). Michelet pensait que la Renaissance et la Réforme se suivaient et se confondaient ; en revanche, pour Burckhardt, la Renaissance est italienne et puisque l'Italie demeura étrangère à la Réforme, la Réforme est étrangère à la Renaissance (p.304).
- 14 Cette troisième partie est, de loin, la plus intéressante du livre, et la seule qui échappe totalement aux pièges d'une approche folklorique diachronique. La première partie est aussi constituée par des articles intéressants. C'est la deuxième partie est la plus problématique, précisément parce que l'idée d'un « printemps mythique européen » où les Européens « évoquent comme médiateurs symboliques topiques, serpents, lièvres, œufs de Pâques, rouge et blanc, sang et lait de sainte Agathe, saints protecteurs de la vigne, Rosaire de mai, messages odorants printaniers », comme le dit Jocelyne Bonnet-Carbonell (p.316), ne fait pas avancer notre perception du temps et du mythe, bien au contraire. Il montre la difficulté qu'a l'anthropologie de sortir du cadre folklorique, de repenser les traditions rurales et de participer aux débats actuels.

NOTES

1. À mon sens, l'auteur n'était pas obligé de se référer aux dieux grecs sur ce point. Il aurait été plus fécond de poser la question de la structure de la mythologie du héros, comme on le trouve dans l'ouvrage anthropologique de Pierre CENTLIVRES, Daniel FABRE et Françoise ZONABEND, *La fabrique des héros*, Paris, éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1998. Dans ce livre, on trouve notamment un article d'Ivan COLOVIC sur le capitaine serbe Dragan et de Gjergj MISHA sur l'albanais George Castrioti Skanderbeg.
2. Sur le mythe des Amazones et l'opposition entre civilisé et barbare chez Hérodote, voir aussi l'approche anthropologique d'Alain TESTART, « Les Amazones, entre mythe et réalité », *L'Homme*, n.163, juillet-septembre 2002, pp.185-193.
3. Un des meilleurs exemples d'analyse de ce genre est l'article de Glenn BOWMAN, « Christian ideology and the image of a holy land. The place of Jerusalem pilgrimage in the various Christianities », John EADE and Michael J. SALLNOW (eds.), *Contesting the sacred. The anthropology of Christian pilgrimage*, London, Routledge, 1991.
4. Marlène ALBERT-LLORCA (*Les Vierges miraculeuses. Légendes et rituels*, Paris, Gallimard, 2002) lui consacre également un chapitre intitulé « De la rose au rosaire », dans lequel elle examine la relation métaphorique et métonymique de la Vierge à la rose et aux rituels du courtoisement.
5. Je me permets de citer un de mes articles qui traite précisément ce sujet : Katerina Seraïdari, « Mourir et renaître en Grèce : quand les femmes cuisinent les *kolliva* », *Terrain*, n.45, 2005, pp.153-166.